



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

Les encouragemens que nous avons reçus de tous côtés relativement aux patrons des robes dont nous avons envoyé le premier modèle à nos abonnées, nous assurent trop le succès de cette innovation pour que nous ne cherchions point à y apporter à l'avenir toute l'exactitude et la variété imaginables. Nous comprenons que le *Petit Courrier* peut devenir à la fois un agrément et une utilité, et offrir à la jeune femme adroite et laborieuse une source féconde d'économie et d'occupations intéressantes, tandis qu'il présente à la gracieuse coquette les piquantes inventions que font jaillir, chaque jour, l'élégance et le goût parisiens. Satisfaisant ainsi les divers besoins de la société, nous voyons le nombre de nos abonnées s'accroître par nos efforts à favoriser également le luxe et

l'industrie, et nous trouvons dans cette tâche nouvelle, si bien en harmonie avec les progrès du siècle, la base de nouveaux succès qui garantissent la continuité et le perfectionnement de notre entreprise.

Long-temps, croyant n'avoir mission que de propager la mode, nous n'avons point cherché de succès au-delà de ceux qu'assuraient les modèles qui portaient nom d'Herbault, Palmyre, Minette, Delisle et maintes autres sommités de ce genre, qui font loi dans le monde élégant et dont les magasins sont toujours ouverts à nos crayons. Mais ce n'était qu'aux femmes drapées de cachemires et se parant chaque soir pour des fêtes brillantes que pouvaient convenir tant de recherches et de riches détails. Restaient les jeunes filles limitées souvent dans leurs dépenses, les mères raisonnables obligées de calculer les entraînemens de la toilette, les femmes qui pour suivre le monde devaient composer

elle-même toute la grâce de leur mise. A celles-ci, il fallait modifier des modèles de parures trop coûteuses en leur donnant le moyen de les exécuter elles-mêmes ; il fallait leur apprendre à être gracieuses et élégantes par leur propre adresse. Pour cela, nous avons imaginé les patrons de toutes les coupes nouvelles, démontrées par des points de réduction qui nous permettent d'envoyer ces modèles aux pays les plus éloignés, sans que leur exécution en soit moins facile ; et le premier essai que nous en avons fait prouve que nous avons complètement réussi.

Cependant, comme il se pourrait que les coupes de corsages ne présentent pas une variété suffisante aux planches que nous comptons donner, nous les entremêlerons de patrons de broderies, de tapisseries et de toutes ces petites fantaisies qui constituent les plus gracieux travaux des femmes. Le numéro du 10 de ce mois offrira les patrons de robes et de corsets, avec les explications nécessaires à leur exécution.

Une autre branche non moins importante, dans cette sphère où nous nous sommes lancées, venait aussi demander une amélioration qui la mit au niveau de toutes les facultés et ne laissât pas les femmes tributaires de talens le plus souvent difficile à s'approprier au moment où on les réclamait. Il s'agissait de la coiffure, cette base fondamentale de toute complète élégance, et qui, par cela même, devait offrir des principes propres à être exécutés en tous tems et en tous lieux. Mais cette idée, toute libérale en elle-même, trouvait une vive opposition dans cette classe d'artistes qui, pour manier habilement un chiffon, tourner des nattes avec dextérité, et placer gracieusement des fleurs, des plumes et des diamans à travers les cheveux, pensaient ne devoir jamais se dessaisir du sceptre que la mode leur avait alloué, et auraient cru profaner leur religion en initiant un adepte étranger aux mystères de leur art. Mais le siè-

cle a grandi, et avec les nouvelles lumières, l'abolition du despotisme et le grand mot d'égalité, voilà tous les néophytes en coiffures, et les merveilleuses femmes de chambre, et les grandes dames elles-mêmes, qui s'imaginent qu'en se faisant démontrer la manière de relever leurs cheveux en les entremêlant d'ornemens, elles pourront former ces édifices ravissans qui coûtèrent tant de veilles et d'études à nos célèbres coiffeurs. Eh bien ! cette prétention, toute fantastique qu'elle paraisse, vient pourtant d'être accueillie avec succès, et qui pourrait le croire ! ce sont nos coiffeurs les plus distingués qui se sont dépouillés eux-mêmes de leurs privilèges, pour enseigner à tous l'art de la coiffure ! Un tel élan de générosité trouvera sa récompense dans ses succès mêmes, et nous devons particulièrement quelque reconnaissance à ceux qui, nous donnant ainsi les moyens d'offrir des descriptions pleines d'intérêt et d'utilité, impriment un attrait de plus à notre journal. Répondant à des vues aussi généreuses et au désir de nos abonnées en général, nous ajouterons désormais les descriptions de chaque coiffure que nous offrirons, et donnerons ainsi aux coiffeurs étrangers et aux femmes de chambre la facilité de les imiter. Le bon goût ou le caprice de la personne qui se fera ainsi coiffer pourra même faire ajouter ou retrancher à cette composition, et, par ce double avantage, fera mieux apprécier encore le mérite de cette heureuse innovation, et l'on peut dire dans cette circonstance que les coiffeurs de Paris ont bien mérité de la patrie.

La longueur de ces explications, que nous avons cru devoir donner à nos abonnées, nous force à retrancher aujourd'hui des détails de modes ; nous les reporterons au premier numéro. La semaine n'a d'ailleurs rien vu créer en nouveautés remarquables. On prépare seulement les fêtes et les parures, et chacun attend pour décider la mode élégante. Quant à celle plus simple, plus générale, disons



qu'elle se borne aux douillettes ornées de passementerie ou d'ornemens de satin. Des douillettes en gros d'hiver ou cachemirienne, garnies de liserés de satin ; la plus grande partie en nuances gros bleu, gros vert, marron, gris-fer.

LES DUELS.

Le peuple français, soit qu'on le fasse succéder aux Gaulois ou aux Francs, n'aurait pas associé les femmes à leur existence, s'il avait trouvé parmi elles trop d'opposition à ses penchans belliqueux. Les mères, les sœurs, les épouses des Français, ont compris les mots gloire et honneur, tels que la barbarie des premiers siècles les entendait. Elles ont assisté aux jeux sanglans appelés *tournois* ; elles ont suivi l'étendard de la croix jusque sur les terres les plus éloignées et les plus ennemies ; enfin, elles ont de nos jours marché vers l'échafaud, la tête assez haute, le regard assez tranquille, pour que la faiblesse et la pitié départies à leur sexe ne leur soient point imputées à lâcheté. Le fait de leurs droits sociaux reconnu, ainsi que la noblesse de caractère qui les leur fit obtenir, elles ne peuvent pas craindre de prendre part à une question qui intéresse plus que leur existence, puisqu'elle compromet leurs affections.

Le duel est en vogue... Nous voulons justifier cette cruelle plaisanterie de Voltaire, qui nous nomma *singes-tigres* ; et parce que nous empruntons au moyen-âge les formes lourdes de nos meubles, les dessins incorrects de nos étoffes, le coloris vert de nos tableaux, le langage tudesque de nos romans, la profanation de notre scène, il faut que nous en ressuscitions aussi le mode d'homicide..... Certes, l'opinion chez le peuple le plus léger ne s'altère point comme les formes

et les nuances ; mais il est curieux que, de tous les travers de l'ancien tems, ce soit le plus hideux que l'on semble vouloir rétablir. Prions alors pour le retour de ces expiations, de ces œuvres de miséricorde auxquelles se condamnaient les homicides. Ce n'était pas tout que d'étendre un homme sur le carreau, il fallait le racheter. A défaut du vieux moine exhortant le duelliste des siècles passés à son heure dernière, il siérait bien à nos jurés d'obliger les nôtres à fonder des écoles et des hôpitaux. Il n'y a guère que les gens qui possèdent des terres, des magasins ou des emplois, qui se battent : qu'une apparition sur le terrain soit suivie d'une amende considérable ; que le vainqueur et le vaincu y soient soumis également ; que celui qui n'a rien paie de sa liberté..... Et pourquoi ne regarderait-on pas comme inclinant exclusivement à l'état militaire tout spadassin ? pourquoi ne serait-il pas conscrit dès son premier combat singulier ? C'est de la science d'un bon gouvernement d'employer les citoyens selon leur capacité et leurs goûts.... Il sera bien aussi honorable d'avoir tué un étranger que son compatriote, et beaucoup plus utile de s'être défait du soldat ennemi qui vient piller la France, que du Français qui y fait subsister sa famille.....

Tandis que les hommes s'occupent du bien général, pourquoi les femmes ne s'occuperaient-elles point du bien en détail ? Qu'elles s'accordent à blâmer le duel, non seulement comme un acte barbare, mais comme un acte ridicule, qui n'a jamais détruit une vérité, ni ne calomnie ; qui n'a jamais fait croire qu'un poltron fût brave, qu'un escroc fût probe, qu'un brutal fût courtois : et quant à ce qu'il puisse réhabiliter la réputation d'une femme, c'est une si grande niaiserie, que j'aimerais autant que celle qui l'a perdue se soumit aux épreuves de l'eau et du feu, comme à cette époque où l'on veut nous reporter : c'est la conduite d'une femme qui prouve ce qu'elle vaut. Les sujets de Catherine II

se seraient levés en masse pour parcourir la terre comme chevaliers errans, ils auraient vaincu les enfans de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, du Nouveau-Monde, que la maîtresse de Panin, Potemkin, Orlov, Zubow, etc., ne serait point réputée chaste. Que les femmes (elles le savent) disent aux maris qu'ils ne sont jamais plus agréables à des épouses infidèles que lorsqu'ils s'exposent à les rendre veuves : qu'elles établissent bien cette maxime, que la femme infidèle ne déshonore qu'elle ; qu'il est stupide de croire que son déshonneur devienne celui de son mari ; car, s'il en était ainsi, la justice alors serait qu'il tuât sa femme. Qu'un duelliste soit accueilli avec froideur et crainte..... il est prêt à empoisonner vos joies les plus innocentes, vos plaisirs les plus vifs ; il est prêt à verser le sang de votre frère, de votre fils, de tout ce que vous aimez au monde.... Je ne vous dis point que la religion chrétienne le réprouve, je vous dis que l'humanité l'a en horreur. Que les femmes emploient alternativement la prière, le raisonnement, l'ironie, tout leur esprit, toutes leurs grâces, à faire prévaloir des opinions nobles, généreuses, philanthropiques sur une mode absurde et révoltante ; qu'elles n'accordent aucun éloge à ce sot orgueil, à cette suffisance atroce, qui croit que le sang lave sur un visage les taches du vice et les souillures de la honte : et si la légèreté seule a conduit un homme à commettre un meurtre, c'est du mépris qu'il faut lui témoigner, puisque le haïr n'est point permis. J'ai vu s'écouler un demi-siècle, et, dans ce long espace de tems, un seul duel m'a paru inévitable : ce fut le *duel* qui coûta la vie à celui qui en avait écrit et publié l'apologie..... Les magistrats ne prononcent plus sur les duellistes : qu'une partie de la société les juge. Si des considérations qu'il serait trop hardi d'examiner interdisent aux hommes cette discussion, rien ne peut l'interdire aux femmes. Trouvera-t-on que leur pusillanimité

les rend indignes de décider dans une cause qui intéresse l'honneur ? Non, non... Les femmes ont trop besoin du secours, de la protection des hommes, pour ne pas les exciter au courage. Napoléon se connaissait en valeur.... ; que pensait-il du duel ?

La Comtesse DE BRADI.

Le Réveil.

A coup sûr, il n'y a rien de plus philosophique qu'une promenade sur les quais, pour l'imprudent qui compte sur la fortune, et pour le poète qui arrive de province bâttissant déjà sur la gloire. Il n'y a pas de parapet, depuis le Pont-Royal jusqu'au pont de l'Hôtel-Dieu, où il ne trouve quelque édition d'André Alciat, cet auteur qui fournit au sacristain Boirude, dans *le Lutrin*,

Ce vieil infortiat,
Grossi des visions d'Accurse ou d'Alciat.

Eh bien ! cet écrivain jouit dans son tems d'une telle réputation, qu'on lui donnait sur le premier feuillet d'un de ses livres le titre d'André Alciat *le divin*. Ses *Emblèmes*, qui font le sujet de cet article, furent publiés rapidement dans tous les formats, et tous ces formats traînent à présent sur le bord des fleuves de la France et de l'Italie, son pays. C'est d'un de ces emblèmes que j'ai à parler ici.

Il y avait à Pavie, au tems où notre auteur y professait, et il était jeune encore, une jeune fille très-riche et de très-noble famille qu'il devait épouser ; tout était convenu, et le mariage n'était empêché que par le deuil général qui voilait toute la ville, en proie alors à une affreuse peste. Il la maudissait, cette maladie de tous qui retardait son bonheur ; mais les

chagrins publics, les chagrins privés, il savait les oublier dans le travail, qui est le grand consolateur, et dès le point du jour il courait à ses livres, ou à ce qu'il appelait sa poésie. A l'heure du matin où le soleil apparaît à l'horizon frais et jeune, de plus jeunes et plus fraîches idées apparaissent à l'imagination; il semble qu'il y ait accord entre ces effusions de lumière: aussi, pour ne pas perdre dans le sommeil ces instans d'inspiration, afin de les devancer même, Alciat avait un réveil, un des premiers, le premier peut-être qui ait été construit; Bernardino Carovaggi en était l'inventeur: Bernardino Carovaggi, une espèce de monstre, petit, à la tête énorme, aux yeux difformément saillans, lippu et bègue, mais qui, comme Esope, cachait le génie sous un masque hideux. Son horloge était on ne peut pas plus ingénieusement combinée: dès que l'aiguille venait toucher le point du cadran où était désignée l'heure du réveil, un marteau tombait sur un tympan d'airain, un bruit profond se faisait entendre, et au même instant une étincelle jaillissant d'un cail-lou allait allumer en un clin-d'œil la mèche d'une lampe: ainsi deux sens étaient avertis à la fois, la vie revenait plus vite, et Alciat n'avait qu'à se mettre à son travail, tout plein encore des rêves et des visions de la nuit.

C'est une de ces visions d'Alciat que je vais vous raconter, et qui est devenue un emblème touchant dans son recueil. Un soir, il rentra chez lui bien moins triste que de coutume; il venait de voir sa fiancée, et la contagion s'apaisant ce jour-là, on avait presque fixé, et à un terme très-rapproché, le jour du mariage. Le grave juriconsulte était presque gai; il employa une heure à revoir, et d'un œil assez satisfait, l'emblème qu'il avait composé le matin, puis il songea à se coucher. Il monta donc son réveil, en savourant d'avance ce qu'il répondrait le lendemain matin de beau à son sonore et éclatant appel: il avait le cœur si rempli de bon-

heur, que cela lui faisait l'effet du génie. Il plaça donc près de lui le réveil, tout prêt à l'arracher au sommeil en l'éclairant à l'heure dite, et s'enfonça dans son haut et large lit, sous le dais pompeux qui le protégeait. Il passe un quart-d'heure, la tête renversée, ayant des pensées de plus en plus confuses, promenant sur le ciel des regards vagues de plus en plus; or, quelles étaient ces flottantes pensées, ces ravissantes divagations du sommeil qui vient, et de la veille qui s'en va? ce n'était plus la grave et positive jurisprudence, mais la mythologie, la riante mythologie, le seul ornement, la seule grâce que permissent à leur intelligence les savans d'alors, et encore c'est que cette grâce était grecque et latine. Il souriait donc, en s'endormant, aux Muses, aux Nymphes, à Cypris, à Cupidon, l'archerot malin, et écartait avec ces douces images et le bonheur de son mariage prochain la pensée de cette cruelle peste qui ravageait la ville: bref il ferma les yeux; il dormait.

Il est intéressant et curieux au plus haut point de regarder quelqu'un dormir; c'est qu'on a devant les yeux un mystère, s'il en fut jamais. Quels mondes se déroulent sous ces paupières fermées? quels airs inconnus glissent sur ces oreilles mortes au bruit de la terre? ce front qui se ride, ces sourcils froncés, ces lèvres souriantes, pourquoi? Sont-ce les anges qui chantent, les démons qui hurlent? Alciat n'entendait ni démon ni ange; il ne voyait ni paradis ni enfer, car sa bouche, son front, son corps, tout était immobile et dans un calme qui attestait une âme pure: il avait ainsi bienheureusement reposé une grande partie de la nuit qu'il s'était comptée; une heure encore, et le tympan sonore lui criait: lève-toi! et la lampe illuminée lui montrait son papier et son écritoire.

Oh! le sommeil de cette dernière heure fut bien différent: une agitation sourde s'empara de lui par degrés, ses doigts se crispaient sur sa couverture, ses lèvres

frémisaient, et ses paupières semblaient se débattre sous un poids énorme : voilà ce qu'il voyait.

Ce fut d'abord Cupidon, le dieu malin, tenant son arc, portant ses flèches, et les yeux bandés comme il est d'usage. Il n'y avait point de quoi frémir devant cette mythologique vision... non, certes; mais l'Amour n'était pas seul, et il avait pour compagnon... devinez!.. un squelette... portant un arc aussi, des flèches aussi, et pareillement un bandeau sur ses creux orbites... la Mort! Les deux aveugles faisaient route de compagnie, et venaient de s'arrêter dans un bois très-sombre pour y reposer, et voilà que la Mort se réveilla la première, prit les armes de Cupidon, et tout aussitôt se mit à lancer ses traits dorés. Or, il fallait voir comme les vieillards, qui n'attendaient que les atteintes de la Mort, étaient surpris de se sentir le cœur battre plus vite, et la vie revenir : l'Amour se réveilla bientôt, et sans rien soupçonner de l'erreur, il se mit à darder en aveugle, au hasard, les flèches d'os de son funèbre compagnon; et les jeunes époux et les fiancés tombaient sur le seuil nuptial, et c'est ce qui faisait que les doigts d'Alciat étaient en convulsion, que ses lèvres frémissaient, et qu'il voulait ouvrir ses paupières contractées.

Tous ces symptômes de terreur ne faisaient que s'accroître; c'est qu'il voyait au loin une jeune femme, svelte, voilée, mais dont il croyait reconnaître la démarche et les vêtements et le voile; elle venait à lui, et de l'autre côté l'Amour tendait l'arc de la Mort, et la flèche fatale allait partir, et lui et la jeune fille se rapprochaient toujours : Alciat bondissait dans cet affreux songe, il se tordait, il ouvrait la bouche...

Un grand cri, enfin! au même moment le réveil sonnait, la lampe s'allumait, et le son profond du tympan d'airain retentissait dans les ténèbres comme un glas funèbre!

Alciat soupire comme un homme délivré

d'une funeste obsession : il était troublé cependant, en se rappelant que les songes du matin passent pour être plus véridiques que ceux du premier sommeil; et cette jeune fille qu'il avait cru reconnaître! Sa main était tremblante tandis qu'il dessinait la scène qu'il venait de voir, et que l'on trouvera sous le numéro 154 des *Emblèmes*; c'était avec un sentiment d'effroi dans l'âme qu'il écrivait les vers qui expliquent cette vision. Aussi, dès que le jour vint, il se dirigea vers le logis de sa fiancée. Tout le long du chemin de funèbres idées l'assaillaient : il se disait avec épouvante que la contagion avait jusqu'ici frappé plus de jeunes têtes que de fronts blanchis; et quand il aperçut la porte de sa future épouse, son cœur se prit à battre violemment, et ses genoux et ses dents à s'entrechoquer.

Il eut enfin le courage d'avancer et de frapper à la porte.

Il regarda le portier, qui avait l'air bien triste.

« Est-ce que vous avez éprouvé quelque malheur?.. vous paraissez affligé, lui dit Alciat.

— Oh!.. répondit le portier... ne venez pas ici!.. »

Alciat comprit et s'enfuit en pleurant. Elle était morte depuis une heure.

C'est ce qui fait le sujet de l'emblème 155.

ERNEST FOUINET.

ARTS ET PHILOSOPHIE.

Je me promenais dernièrement sur les boulevards avec un de mes amis, homme de quarante ans environ, doué de beaucoup d'esprit et d'instruction, ayant long-tems voyagé, observé, et surtout profité. C'est un de ces hommes qui, par dégoût du monde et des choses qui y tiennent, se donnent le titre de *philosophes*. Or, celui dont je vous parle avait pris une singu-

lière résolution, celle de ne plus rien admirer ici-bas ; il ne voulait plus rien voir de beau, ni dans les résultats surprenans des sciences, ni dans les merveilles des arts, ni dans les chefs-d'œuvre de la littérature. Tout en discutant sur ce mépris des choses humaines, nous nous arrêâmes machinalement.... Tout-à-coup le bruit solennel de l'orgue nous imposa silence ; il était nuit, devant nous se déployait une vaste colonnade gothique ; le chœur de l'église était éclairé de mille bougies répandant un torrent de lumières ; une foule immense paraissait tournoyer au pied des colonnes, qui s'élevaient majestueuses, et semblaient aller se perdre dans l'obscurité qui régnait vers les régions supérieures du temple. Un sentiment de crainte, de respect, d'admiration, un sentiment indéfinissable fait observer un silence parfait qui augmente la solennité de cet imposant spectacle!..... Cependant les lumières s'affaiblissent, les bougies s'éteignent par degrés, et bientôt il ne reste plus dans le temple que la lampe sépulcrale du chœur, qui répand une petite lueur rougeâtre et vacillante... l'obscurité devient complète... Mais peu à peu les colonnes se colorent d'un reflet bleuâtre, le jour pénètre timide à travers les vitraux de l'imposant monument, et il nous est permis de découvrir toute l'église ; mais au lieu de cette foule que nous avions vue, un instant auparavant, immense et religieuse, nous n'apercevons plus qu'un tas de chaises amoncelées en désordre. Le soleil brille de toute sa splendeur, et nous nous trouvons en face du magnifique jubé de St.-Etienne-du-Mont, avec ses vitraux bariolés, sa voûte élevée, ses ornemens somptueux ; nous contemplions ce superbe monument, où se trouvent réunies les plus grandes beautés de l'architecture sarrasine, et où préside le goût si gracieux de la renaissance, et, plongés dans notre admiration, nous ignorions encore quelle vision nous absorbait, lorsque le son d'une voix aigre, accompagnée du tintement

d'une sonnette, fit entendre ces mots : « *les personnes qui n'ont pas vu l'effet de nuit* », et nous fit souvenir que nous étions au Diorama !

Nous quittâmes cet admirable spectacle pour contempler la Forêt-Noire ; ce tableau est magnifique et horrible : M. Daguerre a été sublime dans cette peinture. Le site qu'il a choisi est à la fois le plus effrayant et le plus pittoresque de la forêt ; c'est l'endroit où des brigands assassinèrent, en 1804, la comtesse d'Hartzel, qui voyageait seule avec un domestique ; nous voyons le feu que les brigands avaient allumé en attendant leur victime, le pont à moitié brisé du haut duquel le corps du malheureux serviteur fut jeté dans le précipice, et le cadavre de l'infortunée comtesse gisant au pied d'un arbre qui mourut ce jour-là et qui existe encore aujourd'hui : la superstition des habitans défend de l'arracher. Le moment que M. Daguerre a choisi est celui où les brigands effrayés s'enfuient, laissant là le corps de leur victime. La lune brille de tout son éclat, le jour commence à poindre.

Un troisième tableau, où M. Daguerre et M. Sébron, son élève, ne se sont pas montrés inférieurs à leur réputation, représente une vue du bassin de la ville de Gand : nous voyons l'eau couverte de bâtimens, le quai avec la *Maison des Marins*, le pont tournant, les églises et le beffroi. Ici a lieu un effet semblable à celui que nous admirons dans Saint-Etienne-du-Mont : le jour baisse, toute la ville se couvre d'une vapeur grisâtre, quelques maisons s'illuminent ; alors la lune se lève radieuse, et colore ce beau coup-d'œil de sa lueur si douce. Un effet de peinture admirable, c'est le reflet bleuâtre de la lune qui combat la clarté rouge et mobile des réverbères. L'illusion est complète... Le jour reparait, et le soleil répand une lumière étincelante sur toute la ville.

Dans ces trois tableaux, que nous ne craignons pas d'appeler *sublimes*, MM. Daguerre et Sébron se sont surpassés, et

j'ajouterai, pour faire leur éloge, que mon ami le *philosophe* s'est converti, et m'a avoué qu'il renonçait à sa résolution de ne plus rien admirer, mais pour le Diorama seulement, et, ajouta-t-il, il ne fallait rien moins qu'une semblable merveille pour le faire transiger avec une résolution dans laquelle il était affermi depuis maintes années.

A. THERSUDE.

Théâtres.

Le théâtre du Vaudeville vient de donner une pièce intitulée *l'Ami Grandet*, qui a obtenu un succès complet.

La duchesse de Langeais, coquette insigne, se joue du général Jumilly et depuis long-tems se rit de sa passion. Mais ce dernier a un ami; cet ami est Grandet, qui reçoit toutes les confidences du général, et se charge de châtier celle qui se joue ainsi de son ami. Or, voici le moyen qu'emploie l'ami Grandet: Un soir que la duchesse croit aller au bal, Grandet enivre ses domestiques et la fait transporter dans un appartement où elle se trouve face à face avec M. de Jumilly, un autre amant qu'elle a déjà rendu aussi malheureux que le général, et une jeune personne à qui sa coquetterie a fait manquer un mariage. Jugez de l'humiliation de la duchesse. Cette mystification, loin d'irriter ce cœur jusque-là inaccessible, l'a tout-à-fait amolli. La jolie duchesse se jette aux pieds de Jumilly, qui ne la pardonne pas, grâce à Grandet qui l'excite toujours à la vengeance. Cependant, tout finit comme au Vaudeville; la coquette, le général et son

ami font la paix, et la jeune duchesse devient M^{me} de Jumilly.

— L'Académie royale de Musique donne, pour la continuation des débuts de M^{lle} Thérèse Elssler, *Gustave* avec un nouveau bal masqué. Une indisposition de M^{mes} Dorus et Falcon avait arrêté ce spectacle, dans lequel les deux sœurs Elssler ont beaucoup de succès.

— *Le Châlet et le Pré aux Clercs* comblent l'Opéra-Comique. Pour voir ces deux pièces, tout Paris se donnera rendez-vous dans la jolie salle de la Bourse.

— *La Filature*, pièce en trois actes, représentée au théâtre du Palais-Royal, a obtenu du succès. Cette pièce a été bien jouée; Anatole, chargé du rôle fashionable, l'a rendu avec bonheur. On a nommé MM. Duvert et Lauzanne.

— Le Théâtre-Français vient de renouveler l'engagement de M^{me} Dorval, précisément à l'intention de plusieurs drames actuels qui ne sauraient se passer du talent de cette actrice. Cet engagement stipule aussi un congé de plusieurs mois, que M^{me} Dorval exploitera en faveur des théâtres des départemens.

— On répète en ce moment au théâtre du Palais-Royal *Io-mi*, ou *la Centenaire de Pékin*; viendra ensuite *la Prova*, ou *l'Opéra de Crescendo*, traduction libre de l'amusant bouffonnerie du Théâtre-Italien. C'est Achard, l'acteur à la mode, le Lablache du vaudeville, qui doit remplir le rôle de *Crescendo*. Ces deux pièces forment avec *Frétillon*, pour Achard et M^{lle} Déjazet, le bagage d'hiver du théâtre du Palais-Royal.

—
A ce Numéro est jointe la planche 1107.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9f.—Départemens, 9f. 50 c.—Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

Modes de Paris.

5. Novembre 1834

N.º 107.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2¹ près le passage de l'Opéra
Turban en Satin broché M^{me} Cellane - Martin place Vendôme
Manteau Hermine M^{me} Delisle rue Choiseul.